

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

ROME: Séance de la S. C. des Rites; dons pour le Jubilé de Léon XIII; Mgr Averardi, nommé conseiller de nonciature.—CHRONIQUE DIOCÉSAIN: Exercices du Saint Rosaire; procession du Saint Rosaire.— *Dioecèse de Saint-Boniface*, consécration de la cathédrale par Mgr de Montréal.—*Bibliographie*: Les cimetières de Montréal, par M. S. Mondou.—MGR LERAY, sa biographie. S. Em. le



SOMMAIRE

cardinal Gibbons, au centenaire de Philadelphie.—LETTRE DE L'ARCHEVÊQUE D'EDIMBOURG SUR LA CANONISATION DE MARIE STUART.—LES EVÊQUES ALLEMANDS ET LÉON XIII.—UN APPEL A LA FRANCE, lettre du cardinal Lavigerie.—DOM CALMET ET VOLTAIRE.—NOUVELLES DE LOURDES.—UN LANGAGE CHRÉTIEN.—SOLDATS ALLEMANDS A LA MESSE.—HISTOIRE D'UNE CONVERSION. (Suite.)

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents

Une piastre par an, payable d'avance.

2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer: † EDOUARD-CHS, Archevêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
M. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à **M. P. DUPOY**
 Bureaux: No 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	2	OCT.	—L'Assomption.
MARDI,	4	“	—Saint-Thomas.
JEUDI,	6	“	—Saint-Michel de Napierville.
SAMEDI,	8	“	—Longue-Pointe.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	2	OCT.	—Dix-huitième dim. après la Pentecôte. Saint Rosaire, d. m., ornements blancs. <i>On annonce la solennité de saint Michel.</i>
Lundi,	3	“	—SS. Anges Gard., d., m., (d'hier), orns blancs.
Mardi,	4	“	—S. François d'Ass., C., d., ornements, blancs.
Mercredi,	5	“	—SS. Placide et C., MM. s., ornements rouges.
Jedi,	6	“	—S. Bruno, C., doub., ornements blancs.
Vendredi,	7	“	—Marc, P. C., simp., ornements blancs.
Samedi,	8	“	—Sainte Brigitte, Vve., doub., orns blancs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

EGLISE MÉTROPOLITAINE.— Tous les soirs du mois d'octobre, à 7 heures, récitation du chapelet et des litanies de la sainte Vierge, en présence du Très Saint Sacrement exposé.

Dimanche 2.— Fête du titulaire de l'Ange-Gardien à Lachine. Solennité de ceux de Sainte-Justine, Saint-Côme, Saint-Damien, Saint-Michel à Vaudreuil, Saint-Jérôme, Sainte-Sophie et Saint-Rémi.

ROME.

Le Souverain-Pontife a dernièrement présidé au Vatican la séance plénière de la S. C. des Rites, ayant pour objet le vote définitif des cardinaux et des prélats consultants de la S. Congrégation sur les miracles relatifs à la cause de canonisation du Bienheureux Rodriguez, frère coadjuteur de la compagnie de Jésus.

On a appris à Rome que S. G. Mgr Bonetti, délégué apostolique à Constantinople, venait d'être reçu en audience privée par S. M. I. le Sultan. S. G. Mgr Bonetti a présenté une adresse au Sultan qui a fait au représentant du Saint-Siège l'accueil le plus courtois et le plus bienveillant.

Sa Majesté Impériale a demandé au délégué apostolique des nouvelles de la santé du Saint-Père et l'a gracieusement chargé de faire parvenir à Sa Sainteté l'expression de ses hommages. Sa Majesté s'est plu aussi à manifester sa haute satisfaction pour la nomination à Constantinople de Mgr Bonetti.

Le comité local de Milan annonce qu'il a recueilli plus de 1,300 objets à envoyer à l'exposition vaticane et représentant une valeur totale d'environ 250,600 fr.—Les catholiques du diocèse de Fiesole ont envoyé pour l'exposition deux grands et magnifiques vases en pierre dure, travaillés avec un goût exquis et une perfection qui donne à la pierre la transparence et la délicatesse du cristal.

Parmi les autres dons arrivés tout récemment de l'étranger, je puis signaler sept caisses provenant du royaume de Siam et contenant les objets les plus précieux de l'art et de l'industrie locale ; quatre grandes caisses de meubles en style moresque envoyées par le diocèse de Grenade ; d'autres meubles et objets divers venant de la Colombie Anglaise et du Brésil ; un riche coussin bordé d'or aux armes pontificales, travaillé et offert par les dames catholiques du Caire ; un grand crucifix artistique avec cadre doré envoyé par le diocèse d'Angers ; de magnifiques tableaux religieux arrivés de Gratz ; d'autres tableaux très remarquables expédiés de Paris, etc.

L'ambassade française auprès du Saint-Siège vient d'aviser son gouvernement que Mgr Averardi, auditeur à la nonciature de Paris, venait d'être nommé par le Pape conseiller à la même nonciature.

Le gouvernement français, en raison des sympathies que Mgr Averardi a toujours montrées pour la France, a accueilli cette nouvelle avec satisfaction.

CHRONIQUE DIOCESAINE

Samedi 1er octobre ont commencé, à des heures différentes, les exercices du mois du Saint-Rosaire.

Demain dimanche, si le temps permet, aura lieu à la place et à l'heure des vêpres la procession du Saint-Rosaire.

La procession sortira de Notre-Dame et se rendra à Notre-Dame de Bonsecours ; elle rentrera par les rues Saint-Paul et Saint-Sulpice.

Diocèse de Saint-Boniface. — Ainsi que nous l'avions annoncé, dit le *Manitoba*, la **consécration de la cathédrale de Saint-Boniface**, le plus vieux temple catholique de l'Ouest, a eu lieu dimanche, le 18 septembre courant.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, procédait avec le cérémonial ordinaire à la bénédiction de l'église.

Les paroissiens de Saint-Boniface de même qu'un bon nombre de résidents des paroisses environnantes assistaient à l'imposante cérémonie.

Après les prières et les chants prescrits par le rituel, M. l'abbé Duprat, curé de Sainte-Philomène, Québec, monta à l'autel pour chanter la grand'messe. Sa Grandeur Mgr Taché assistait paré au trône, et, au chœur, nous remarquons entre autres, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, Mgr Laffèche, évêque des Trois-Rivières, et tous ceux des autres membres du clergé qui faisaient partie de l'excursion de jendi dernier.

Le rév. Père Augier, de Montréal, et provincial des Oblats au Canada, donna le sermon de circonstance. Le cadre de notre journal ne nous permet pas de rapporter le texte de ce sermon, mais qu'il nous suffise de dire que tous l'ont hautement apprécié. Il n'en pouvait être autrement, car celui qui dit si bien ce qu'a fait le premier pasteur, ne pouvait que trouver bon écho dans le cœur de toutes les ouailles.

Somme toute, la dédicace de notre cathédrale fera époque dans l'histoire de notre pays, non seulement parce que c'est la première fois que se fait une telle consécration, mais parce qu'aussi elle dit la force de notre religion et la grandeur des travaux des hommes de Dieu sur ce sol depuis si peu de temps ouvert pleinement aux lumières de la foi et de la civilisation.

Bibliographie. — **Les cimetières catholiques de Montréal**, par SIMÉON MONDOU, 1 volume, 50 cents,

Guidé par une pieuse pensée, M. Siméon Mondou, le sympathique secrétaire de la Fabrique, a eu surtout pour but, en pu-

bliant ce petit livre, de maintenir et de fortifier parmi nous le culte des morts et le respect pour les cimetières.

Pour lui faire atteindre ce but, rien n'était plus propre que l'exemple donné partout et toujours par tous les peuples. M. Mondou a donc été amené à raconter dans une revue historique ce qu'étaient les funérailles et les sépultures chez les peuples de l'antiquité. Puis, il a fait passer sous nos yeux les différents rites funèbres chez les nations modernes : protestantes, juives, musulmanes, hérétiques, catholiques.

Cette revue, qui forme les deux premiers chapitres du volume, contient un foule de renseignements ; elle sera lue avec un grand intérêt et elle donnera à nos religieux concitoyens de salutaires enseignements en leur prouvant l'universalité du culte des morts, et la participation constante de la religion aux funérailles. Nul doute qu'après la lecture de ces deux chapitres, les soins pieux que nous donnons à nos chers morts, les sentiments religieux avec lesquels nous les conduisons à leur dernière demeure ne deviennent plus vivaces et plus intenses.

Vient ensuite l'histoire des cimetières de Montréal, depuis sa fondation 1642 jusqu'à nos jours. M. Mondou nous les fait voir s'éloignant successivement du fleuve, s'agrandissant à mesure que la population augmente, pour arriver au magnifique cimetière d'aujourd'hui : le cimetière de la Côte des Neiges.

La description de ce champ de repos, un des plus beaux de l'Amérique, est le chapitre le plus brillant de ce volume. Elle donne une idée très exacte de ce cimetière, nous en fait connaître les principaux monuments, et détaille les stations du calvaire, de la voie douloureuse du Sauveur, une des plus grandes attractions du cimetière.

La partie sentimentale et religieuse ayant été traitée, comme nous venons de l'indiquer, M. Mondou a cru être utile à ses concitoyens, en leur publiant le règlement du cimetière de la Côte des Neiges, et un indicateur précieux, au moyen duquel chacun trouvera facilement la position du tombeau de sa famille. Un plan très clair, œuvre de M. E. Dupré, intendant du cimetière complète ce volume.

Au point de vue typographique, " Les cimetières de Montréal, imprimés par MM. Eusèbe Senécal & Fils, ne laissent rien à désirer.

Tel est cet ouvrage que nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs ; il leur sera d'une grande utilité, et sa lecture ne pourra qu'augmenter le respect pour les morts, et les engager à visiter plus souvent leur dernière demeure.

Ce sera, nous le savons, la plus chère récompense de l'auteur
En vente aux bureaux de la Fabrique et du Cimetière.

Mgr Leray.

Mgr Leray, archevêque de la Nouvelle-Orléans, dont une dépêche a annoncé la mort, dans sa ville natale, à Château-Giron, département d'Ille-et-Vilaine, en France, avait été élevé au lycée de Rennes.

Venu en Amérique à l'âge de dix-huit ans, Mgr Leray a fait ses études théologiques au collège Sainte-Marie, près de Baltimore. Il a parcouru ensuite, en qualité de missionnaire, l'Indiana, l'Illinois et les Territoires de l'Ouest; mais il ne fut ordonné prêtre qu'en 1852, à Natchez. L'abbé Leray était alors âgé de vingt-sept ans. Six mois plus tard, il était envoyé à la tête d'une paroisse à Jackson (Mississippi). Pendant l'épidémie de fièvre jaune de 1853 et de 1855, l'abbé Leray se signala par son dévouement et visita successivement Canton, Vicksburg et Brandon, prodiguant ses soins et ses consolations aux victimes. Il fut atteint lui-même du terrible fléau, en 1853. L'abbé Leray se distingua de nouveau, pendant la guerre de sécession en qualité d'aumônier de l'armée du Sud et organisa les ambulances avec les sœurs de la Miséricorde qu'il avait fait venir de Baltimore. En 1877, l'abbé Leray fut nommé évêque de Natchitochès et deux ans plus tard coadjuteur de Mgr Perché, alors archevêque de la Nouvelle-Orléans, auquel il succéda en 1883.

Mgr Leray était en voyage en France, lorsque la mort l'a frappé dans sa ville natale même. Quoique sa santé fût déjà compromise lorsqu'il s'est mis en route, la mort de Mgr Leray a été une douloureuse surprise pour la population de la Nouvelle-Orléans.

Le cardinal Gibbons au centenaire de Philadelphie.

L'*Argus* d'Albany rend compte de la magnifique réception faite au cardinal Gibbons à Philadelphie.

Son Eminence le cardinal Gibbons a été l'objet au Club catholique de Philadelphie d'une des plus brillantes réceptions qui ait jamais été faite à un prélat catholique.

Le cardinal arriva au Club un peu avant huit heures. Il était accompagné de Mgr l'archevêque Ryan, de Mgr Ryan, évêque de Buffalo, Kane, évêque de Richmond et O'Farrel, évêque de Trenton. En pénétrant dans les salles du club, Son Eminence et leurs Gracdeurs trouvèrent le gouverneur Beaver attendant leur arrivée. Depuis ce moment jusqu'à 10½ heures, le cardinal ne cessa de recevoir un grand nombre de visiteurs distingués. Il portait une riche soutane de soie rouge. Pendant quelque temps, Son Eminence se tint debout sous le magnifique lustre, recevant les visiteurs; puis, fatiguée, Elle s'assit dans un grand fauteuil, ayant l'archevêque à ses côtés.

Le cardina! s'est montré très apte à la tâche difficile de bien re-

cevoir ; il eut pour chacun un mot aimable, et s'est rappelé d'anciennes connaissances d'une manière très remarquable.

Quelques minutes après dix heures, deux voitures arrivèrent devant le Club ; de la première descendirent le président Cleveland, le secrétaire d'Etat Bayard et M. Thomas Thompson, président du comité des citoyens chargé de recevoir et d'escorter le président. Dans la seconde se trouvaient des personnages de distinction. La grande foule de spectateurs, massée devant le Club, acclama chaleureusement le président qui fut reçu aux acclamations et aux applaudissements de tous ceux qui étaient dans les salles du Club. Le cardinal Gibbons s'avança à la rencontre du premier magistrat. Ce sont deux chauds amis ; le cardinal ayant rencontré une douzaine de fois le président.

Au moment où le chef de la nation et le chef de l'Eglise catholique en Amérique se serraient affectueusement la main, les acclamations et les applaudissements se renouvelèrent. Le cardinal présenta alors au président l'archevêque qu'il n'avait encore jamais vu. Les invités se pressaient tellement autour du président qu'il fut acculé dans un coin de la salle. Les visiteurs s'étant mis sur une seule ligne, chacun à son tour serra la main du président. Lorsque tous lui eurent rendu leurs hommages, il se retira avec ses compagnons à l'hôtel Lafayette.

Avant l'arrivée de M. Cleveland, M. R. Hayes et tous les gouverneurs avec leur suite étaient venus présenter leurs hommages à Son Eminence,

Marie Stuart.

On a commencé les démarches auprès de la cour de Rome pour faire canoniser la victime d'Elisabeth et la faire admettre au rang des martyres. L'archevêque d'Edimbourg s'est mis à la tête de ce mouvement.

Le *Tablet* nous apporte aujourd'hui le texte d'une intéressante lettre de ce prélat sur cette question. Elle réfute admirablement les objections des journalistes protestants. La reine d'Ecosse a été cruellement calomniée. Mais il faut reconnaître qu'elle a accepté d'une âme admirablement chrétienne les dures épreuves de la fin de sa vie, et qu'elle a héroïquement couru au devant de la mort plutôt que de renoncer à sa foi.

Le "tribunal compétent", si la cause lui est un jour soumise, se prononcera sur la question principale : Marie Stuart a-t-elle été mise à mort *in odium fidei* ?

Si les témoignages ne sont pas concluants, Rome ne se prononcera pas.

A l'occasion du troisième centenaire de Marie Stuart, une exposition se rattachant à son souvenir vient de s'ouvrir à Peterborough. Une croix d'or, attachée à un rosaire en perles d'or, attire

surtout l'attention. Cette humble petite croix, prêtée par le duc de Norfolk, n'est guère remarquable comme échantillon de travail artistique, mais elle est un témoignage précieux de la pitié de la reine. Au moment de poser sa tête sur le billot, elle détacha ce bijou de son cou, en priant sa suivante de le remettre à la comtesse d'Arundel, ancêtre des ducs de Norfolk. Signalons encore, parmi les précieuses reliques, le voile de linon que la malheureuse souveraine portait le matin de sa mort.

Les évêques allemands et Léon XIII.

Les évêques allemands, réunis à la tombe de saint Boniface à Fulda, ont adressé à leurs diocésains une admirable lettre pastorale. Nous publions le passage qui se rapporte aux œuvres de Léon XIII et à la pacification que Sa Sainteté a entreprise en Allemagne.

“ Dans sa sollicitude apostolique, il a renoué les nœuds qui rattachent les Eglises d'Orient à la sainte Eglise romaine dont elles ont été détachées pendant des siècles. Il a excité les Eglises orientales, dont la vie était presque éteinte, à puiser une vie nouvelle au cœur de la mère Eglise. Il a donné aux peuples slaves un nouveau gage de son amour paternel et de sa sollicitude pastorale en entourant d'une plus grande vénération leurs saints apôtres, Cyrille et Méthode. Dans les pays qui jadis ont gémi sous la souveraineté turque, il a rétabli l'ordre ecclésiastique. En Ecosse, il a relevé la hiérarchie catholique, disparue depuis l'époque du schisme. L'Eglise de saint Cyprien et de saint Augustin, autrefois si florissante, refleurit dans une beauté toute juvénile. Les Eglises de l'Amérique du Nord et de l'Australie voient surgir de nouveaux diocèses, forts et florissants, et l'œuvre des Missions fleurit magnifiquement dans les pays idolâtres.

“ Quel beau monument de son infatigable sollicitude pastorale a érigé Sa Sainteté, notamment dans notre patrie ! Combien de fois a-t-il dit dans ses lettres apostoliques et dans ses allocutions que nous étions l'objet de son affection et de sa sollicitude paternelles toutes spéciales, et qu'il n'aurait ni trêve ni repos tant que la paix religieuse ne nous serait pas rendue. Si nous jetons, chers diocésains, un regard en arrière, ce n'est pas pour faire saigner de nouveau nos plaies anciennes, mais pour donner libre cours à nos sentiments de joie en voyant des temps meilleurs. Combien de choses ont pris une tournure meilleure !

“ Tournez vos regards vers l'époque où Léon XIII est monté sur le siège de Saint-Pierre ; combien de diocèses étaient alors privés de leurs pasteurs, combien de cures étaient vacantes, combien de prêtres erraient à l'étranger, combien de congrégations religieuses étaient bannies !

“ Aujourd'hui les sièges épiscopaux sont occupés, des centaines de prêtres sont rentrés dans la patrie et occupés dans les paroisses,

Ilôts séminaires ont été rouverts et nos congrégations, au moins en partie, ont pu revenir et reprendre possession de leurs maisons pour y exercer leur action prospère et salutaire. Certainement, c'est un fruit de la brillante fidélité du peuple catholique, un trait de noble persévérance de ses représentants, mais aussi c'est essentiellement un fruit des efforts incessants du Saint-Père, de ses veillées et de ses prières, de ses peines et de ses sacrifices. Et reconnaissons-le — d'un cœur joyeusement ému et reconnaissant, c'est aussi un fruit de la bienveillante prévenance de notre très gracieux empereur et roi. Il est vrai qu'avec douleur nous constatons encore l'absence de tant de choses nécessaires au libre essor de l'action salutaire de l'Eglise, nous nous sentons encore entravés sur divers terrains, mais nous pouvons espérer que ces entraves et ces obstacles seront enlevés eux aussi ; nous pouvons espérer que, grâce à la sagesse de Léon XIII et à la bienveillance de notre souverain vénéré, l'œuvre commencée de la pacification sera conduite à bonne fin."

Voici maintenant la fin de cette lettre pastorale :

Combien, chers diocésains nous devons nous montrer reconnaissants envers Léon XIII pour tout ce qu'il a fait pour nous. Nous nous en souviendrons au jour de son Jubilé sacerdotal, où nous unirons nos sentiments de reconnaissance à notre joie. Alors, on verra une fois de plus cette unité de l'Eglise, ce cachet particulier que Jésus-Christ a imprimé à son Eglise. Avec quelle ferveur, le Seigneur n'a-t-il pas prié lors de sa dernière Cène, pour cette union, qui est comme la dot suprême qu'il laisse à son Epouse, comme un témoignage de sa mission divine. " Père, c'est ainsi qu'il a prié, conserve-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, sanctifie-les dans la vérité afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, afin que le monde reconnaisse que tu m'as envoyé."

Maintenant, chers frères, le monde doit voir que l'Eglise catholique a conservé cette unité, qu'elle porte en elle ce cachet que le Seigneur n'a pas inutilement demandé pour elle, la veille de sa passion. Tout le monde doit voir, comme le dit saint Jean, " qu'elle est cette Eglise, qui quoique répandue par le monde est une comme la lumière du soleil est une seule pour tous."

Et de même que la foi est partout une, de même aussi l'amour envers le Christ de l'Eglise est partout égal, comme si le monde catholique n'avait qu'un seul cœur. Car nous voyons, de tous les côtés du monde, partout où se trouve une communauté chrétienne, les regards se dirigent vers Rome, on y envoie les dons de fête comme l'expression de l'amour et de la vénération, car il s'agit d'honorer devant le monde entier le Chef, le Père de la Chrétienté.

Dans cette noble émulation de l'amour, nous ne voulons pas rester en arrière. Nos prières et nos dons, notre célébration du Jubilé doivent aussi témoigner du même sentiment d'union dans la foi et l'amour envers le Siège apostolique. Ce devra être une démonstration prouvant que nous nous souvenons de la parole de Dieu disant : " Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle."

Le roc de Pierre, c'est là le mystère de la force de notre Eglise, l'amour envers Pierre, l'union étroite avec le successeur de Pierre, c'est le signe caractéristique du catholique.

Ces principes essentiellement catholiques nous ne voulons jamais les renier, nous ne voulons pas laisser affaiblir les liens de soumission, de respect et d'amour par lesquels nous sommes rattachés au Pontife suprême. Ce doit être là notre premier don que nous déposerons aux pieds de Léon XIII.

Les temps actuels demandent cependant de nous d'autres témoignages d'a-

amour filial envers Léon XIII. La situation où le Souverain Pontife est limité dans ses ressources et dans sa liberté, continue. Il est forcé d'avoir recours aux secours des fidèles. Ce secours est nécessaire pour satisfaire aux besoins toujours croissants du gouvernement de l'Eglise. Depuis trente ans, les fidèles n'ont point refusé ce secours au Pape. Leur esprit de sacrifice doit principalement briller en ce moment. Que chacun porte son obole pour la glorification de cette fête, pour la joie de notre Père commun ainsi que sa bénédiction repose sur nous en même temps que celle de celui qui a dit : "Honore ton père en paroles et en actes, afin que sa bénédiction repose sur toi, car la bénédiction du père fortifie la maison des enfants."

Le Saint-Père a encore besoin de nos prières. Unissons donc notre prière à la sienne afin que les jours d'affliction soient abrégés pour lui, afin que le Seigneur détruise les projets de ses ennemis, et lui donne la consolation et la grâce encore pendant de longues années témoin de la moisson, fruit de son abeuv apostolique.

La lettre pastorale collective est signée par NN. SS. les archevêques de Cologne, de Posen-Gnesen, de Fribourg en Brisgau, de Fulda, du prince-évêque désigné de Breslau, de Munster, Hildesheim, Trèves, Paderborn, Osnabruck, Varmie, Limbourg, Culm, et par Mgr l'évêque auxiliaire de Beslau.

Un appel à la France.— La *Gazette du Midi* publie, sous ce titre, une admirable lettre de Son Em. le cardinal Lavignerie, archevêque de Carthage et d'Alger, en faveur des habitants de l'île de Malte, frappés par le choléra.

"Marseille, ce 22 août 1887.

"Je reçois à Marseille, où je viens m'embarquer pour Tunis, un appel si touchant dans sa confiance et sa simplicité que je n'hésite pas à demander votre concours et celui des autres journaux de France, pour lui donner la publicité qu'il réclame.

"Cet appel m'arrive de Malte, que le choléra envahit et où d'ordinaire, il est terrible, non seulement parce qu'il tue, mais encore et surtout parce qu'il jette la population dans la détresse.

"L'île de Malte n'est, en effet, autre chose qu'un grand rocher, illustre sans doute, puisqu'il a servi pendant des siècles de rempart à l'Europe contre l'invasion musulmane, mais stérile comme tous les rochers du monde. Celui-là ne produit que des hommes. Quel exemple utile il nous donne, du reste, sous ce rapport ! Toutes les familles y sont nombreuses, et il n'est pas rare d'y voir le père et la mère entourés de quinze ou vingt enfants. Aussi la population malgré une émigration incessante, y est-elle plus dense que partout ailleurs.

"Ce qui m'émeut, ce n'est pas tant le texte de l'appel en lui-même que le motif patriotique pour lequel, dans leur épreuve qui commence, les Maltais ont pensé à moi, ou, pour parler plus justement, à la France ; ce qu'ils voient surtout en moi, en effet, c'est ma qualité de Français. Je ne saurais me tromper sur ce sentiment, après les marques que j'en ai reçues.

“ Il y a maintenant cinq années, comme je rentrais de Rome, revêtu des insignes du cardinalat que je venais de recevoir, je dus, pour aller à Tunis, passer par leur île. Ils en furent avertis par la presse, et jamais je n'oublierai les démonstrations avec lesquelles ils voulurent recevoir un cardinal français. Certes, il n'y eut pas là d'arrière-pensée politique. Je ne l'aurais pas supportée.

“ Ils sont et ils resteront les fidèles et loyaux sujets de l'Angleterre. Je les en loue, car ils ne trouveraient nulle part une puissance qui, toute protestante qu'elle soit, respectât mieux ce à quoi ils tiennent le plus : leur religion et leur culte. Je ne m'abuse pas, non plus, sur le mobile principal qui les guidait. Avec leur foi ardente, ils honoraient surtout en moi mon caractère religieux ; mais, à côté de ce sentiment, il n'était pas difficile d'en démêler bientôt un autre qui éclatait aussi de toutes parts.

“ J'étais le premier cardinal français qui eût mis le pied dans leur île, et ma présence réveillait, pour eux, les plus grands souvenirs du passé. Malte, au temps de ses chevaliers, avait entretenu des rapports étroits et séculaires avec la France. Un grand nombre de ses commandeurs appartenaient à notre noblesse. Ils ont laissé là, avec leurs tombes qui se voient encore dans toutes les églises, le souvenir de leur esprit d'entreprise, de leurs qualités aimables, de leur bravoure. Plusieurs grands maîtres étaient aussi de notre sang, et ce n'est pas une mince joie pour nous de voir que la capitale, La Valette, l'imprenable, porte encore son nom français, qui est celui de son fondateur.

“ C'est quelque chose de ce passé glorieux qui semblait leur apparaître dans mon humble personne. Aussi, la population entière, en foule immense, son clergé en tête, vint elle me recevoir sur le pont, avec des acclamations sans fin. L'évêque, vénérable vieillard, m'avait gracieusement offert son équipage ; mais le peuple le détela, quoi que je puisse dire, et ce fût trainé ou plutôt porté par lui que j'arrivai au palais épiscopal, au son des cloches de toutes les églises, au bruit des boîtes à poudre, sous une pluie de fleurs qui tombaient de toutes les maisons. Mais, ce qui m'émuovait le plus encore, en un sens, et faisait monter malgré moi des sanglots étranglés jusqu'à ma gorge, ma voiture ne cessa d'être entourée des drapeaux de la France, portés devant et près de moi, mêlés aux drapeaux du pays, et à ceux du Saint-Père, au milieu des cris mille fois répétés de : Vive le Pape ! Vive le cardinal ! bientôt suivis du cri formidable de : Vive la France !

“ Le soir, les églises, les rues étaient illuminées. Deux jours après, la même foule vint, du haut des quais et des forteresses, me saluer au départ. Des barques nombreuses, chargées de musiciens, m'accompagnèrent jusqu'en pleine mer, jouant l'air de Pie IX et notre air national, et le dernier cri que j'entendis après celui de : Vive le Pape ! fut celui de : Vive la France !

“ Ce cri, il sera toujours dans mon oreille et encore plus dans mon cœur. Et voilà pourquoi, comme je l'écrivais en commençant,

l'appel que Malte m'adresse aujourd'hui dans son épreuve m'é touche jusqu'au fond de l'âme.

" Son appel a aussi le droit de toucher la France, non pas seulement pour ce que je viens de dire et où elle était cependant intéressée, mais pour ce que les Maltais ont fait depuis l'origine de notre conquête africaine et plus récemment, à l'époque de l'occupation de la Tunisie.

" En Algérie, ils n'ont cessé de nous prêter le concours de leurs bras, de notre autorité. Dans toutes les localités on en rencontre un certain nombre. Dans certaines villes, comme à Alger, Philippeville, Bône, ils se comptent par milliers, tous modèles d'application, de travail, d'épargne couronnée souvent par la fortune.

" En Tunisie, où ils sont plus nombreux encore (il y en a neuf mille dans la seule ville de Tunis), il nous ont donné des marques utiles de sympathies qui ne se sont pas démenties un seul jour.

" Ils ont donc le droit de s'adresser à moi, qui suis leur pasteur, lorsque l'épreuve vient atteindre leur île, et moi, je crois payer une dette nationale en recommandant leur prière à tous ceux, et ils sont nombreux en France, qui sont fiers de conserver au dehors l'héritage du passé et qui savent que notre vieux *Gesta Dei per Francos* est fait tout autant de bienfaits que de victoires. C'est ainsi que nous avons créé peu à peu, dans le cours des siècles, et que nous maintenons cette grande clientèle composée de ceux qui nous aiment et qui, lorsqu'ils souffrent, s'adressent à nous..."

Dom Calmet et Voltaire.— Mgr Freppel a prononcé, il y a quelques années dans l'église de Senones, un discours sur *la vie et les œuvres de Dom Calmet*. L'Anjou rappelle à propos du dernier discours de M. Spüller, sur " le grand cœur de Voltaire," un trait qui montre sous son son vrai jour, ce personnage assez hypocrite pour feindre une piété sacrilège, et venir dérober aux Bénédictins une science qu'il retournera ensuite contre la Bible. Voici ce curieux passage :

" Chose étonnante, ce défenseur si zélé des livres saints (dom Calmet) devait se rencontrer dans sa vie avec leur adversaire le plus fougueux : et c'est ici même, sur les lieux où nous sommes, que l'hypocrisie de l'un mit en défaut la perspicacité de l'autre. Avec cette candeur quelque peu naïve de l'érudit, qui a passé sa vie à étudier les hommes dans les livres plutôt que sur la scène du monde, le moine bénédictin ne semble pas avoir soupçonné quel hôte il introduisait à Senones. Il est vrai, qu'en 1755, le scandale n'avait pas eu tout éclat, ou du moins il y a lieu de penser que le bruit n'en était pas arrivé jusqu'à cette paisible solitude des Vosges. Dans l'étrange visiteur qui s'annonçait à lui " comme Paul allant visiter Antoine ", et qui après avoir communiqué publiquement à Colmar, venait édifier les religieux de Senones par sa régularité à suivre leurs offices, comment dom Calmet aurait-il

pu reconnaître ou deviner le bouffon sacrilège qui allait déverser le ridicule sur tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste dans le monde ; l'insulteur obscène de Jeanne d'Arc, cette sublime enfant de Lorraine ; le detracteur envieux de Rousseau et de Montesquieu, qui n'a jamais su respecter ni une renommée ni une vertu ; le courtisan de Frédéric II et de Catherine II, qui a passé sa vie à ramper devant les grands et à mépriser les petits, à flatter les forts et écraser les faibles ; l'adulateur des Anglais et des Prussiens ; le chantre de Rosbach, qui s'est tant de fois servi de sa plume pour rire de nos revers ou pour rabaisser nos gloires nationales et qui n'a eu de français que l'esprit et le style ; l'homme enfin que sa propre nièce dépeignait d'un trait en l'appelant " le dernier de tous les hommes par le cœur ? "

" S'il faut en croire les relations du temps, l'honnête vieillard s'y serait laissé prendre, ne se doutant pas que la haine de Dieu et des hommes pût se couvrir d'un tel masque. En l'appelant à lui, deux ans après, Dieu lui épargna du moins, la peine de voir que cet homme ne lui avait demandé l'hospitalité que pour mieux piller ses œuvres et en tirer les objections, sans y ajouter les réponses, traitant ainsi cette âme simple et droite comme il avait traité sa patrie, sa famille, ses amis, ses rivaux de gloire, l'humanité entière, haïssant tout et se moquant de tout, sans avoir jamais permis à la vertu de faire battre son cœur, ni à la pudeur de monter à son front. Mais laissons là cet homme que je regrette d'avoir rencontré sur mon chemin, tant il a réussi à fatiguer le mépris."

Nouvelles de Lourdes.

Pendant que l'on mobilise une partie de l'armée française, on peut dire que Notre-Dame de Lourdes tient la France et même l'Europe dans un état de mobilisation permanente. Douze mille pèlerins ont visité la grotte miraculeuse, les derniers jours d'août et les premiers jours de septembre. Ils venaient de Bordeaux, de Niort, de Millau, de Luçon, de Nantes, de la Catalogne, etc. Les Espagnols étaient au nombre de mille sept cents : mille hommes et sept cents femmes, fournis par les diocèses de Tarragone, Barcelone, Gironne, Vich, Solsonne, Tortose, et Urgel, etc. Ils ont offert une riche bannière sur laquelle on lit, au-dessous de l'image du Sacré-Cœur, leur cri de ralliement : LE LIBÉRALISME EST UN PÉCHÉ. Ce pèlerinage se compose de catholiques qui, sans prêter l'oreille aux combinaisons hypocrites des libéraux, réclament le rétablissement du pouvoir temporel du Pape, aux associations qui combattent pour le règne politique et social de Jésus-Christ, à tous ceux, en un mot, qui proclament que Jésus est le roi des peuples, des familles et des individus.

Durant le dernier mois, 6, 900 messes ont été célébrées au Sanc-

tuaire de Lourdes ; il y a été distribué 113,000 communions. Le nombre des pèlerins organisés s'est élevé à 27,674 ; on peut supposer un courant aussi considérable de pèlerins venus isolément. Sept archevêques ont apporté à la Grotte le tribut de leur édification.

Quarante mille cent dix-neuf intentions particulières ont été l'objet d'une mention spéciale aux prières publiques ; 1379 étaient des actions de grâces.

Il a été offert 3 bannières, 1 *ombrellino*, 1 pavillon de ciboire, 1 écharpe pour la bénédiction du T. S. Sacrement, un tour d'autel, 35 couronnes de mariées, 75 cœurs, des bijoux enrichis de pierres précieuses, plusieurs plaques de marbre. L'une des bannières ci-dessus indiquées vient de Cuba. Au mois d'octobre 1886, la sœur Marie Antonia, des religieuses de l'Immaculée-Conception, à Santiago, fut l'objet d'une guérison si extraordinaire que Monseigneur l'archevêque ordonna une enquête canonique. La bannière, brodée par la sœur Marie Antonia et ses compagnes, sera un témoignage de la dévotion de l'île de Cuba envers Notre-Dame de Lourdes.

Le même journal signale la ^{***}guérison à Lourdes d'une jeune personne de Saint-Dizier, arrivée mourante et à qui M. le curé de sa paroisse, qui l'accompagnait a dû donner l'absolution deux ou trois fois pendant le trajet de Poitiers à Lourdes. M. le général de Geslin, l'un des plus vaillants brancardiers du pèlerinage national, dit à la Sœur qui conduisait cette maladie.

— Ma Sœur, vous aillez la voir mourir entre vos mains ; c'est une imprudence...

— Humainement, lui répondit la Sœur ; mais ce n'est pas à vous qu'il faut recommander la confiance.

La malade entre ; elle ne sent pas même le froid de l'eau ; au bout d'une minute, elle éprouve une douleur très vive dans le dos. " Je suis guérie ! " dit-elle ; et se relevant, elle s'habilla toute seule.

La religieuse sortit en pleurant ; le vieux général, en la voyant, s'écria :

— je vous l'avais bien dit ; elle est morte !

— Non, elle est guérie.

Elle est venue elle-même devant le jury, conduite par la Sœur et accompagnée du général-brancardier.

Un langage chrétien.

La distribution des prix aux mousses du vaisseau-école l'*Austerlitz*, à Brest, a été présidée, samedi, par le contre-amiral Muret de Pagnac, major-général.

Le discours a été prononcé par le capitaine de vaisseau de Pen-

ferntenyo de Kerveréguin, commandant de l'École, qui a donné aux enfants d'excellents conseils, appuyés d'honnêtes exemples, sur les devoirs attachés à la noble profession de marin.

“ Surtout n'oubliez jamais le quatrième commandement de Dieu, qui vous fait un devoir imprescriptible d'honorer et de respecter vos parents. Conservez précieusement le souvenir de votre mère, alors que, tout enfant, en vous berçant sur ses genoux, elle essayait par sa tendresse et ses conseils, de vous prémunir contre les dangers de la vie. Sur le point de faillir, rappelez vous les bons exemples reçus sur l'*Austerlitz* et la sollicitude que vous y avez toujours trouvée.”

Et, après avoir cité en exemple l'amiral Lejeune, les Surcouf, les Bouvet, les Linois, les Allemand, les Ducouëdic, les Bissons et vingt autres bretons fameux, le commandant de Penfentenyo termine par cette péroraison ;

“ Enfants, vous serez dignes de ces héros ! Vous les choisirez comme modèles, car le même sang, le sang breton, coule aussi dans nos veines.

“ Oui, mes enfants, j'ai foi en vous : vous serez dignes de vos ancêtres, et si jamais la France a besoin de vos bras, si elle doit, un jour, faire appel au dévouement de ses plus généreux défenseurs, tous vous serez debout, et vous souvenant de votre vieille devise bretonne, *Evit Doue, ac. ar Vro*, vous saurez vaincre, vous saurez mourir : pour Dieu et la patrie !”

Des applaudissements répétés accueillent ces nobles paroles, dignes de la marine française qui, en tout, sait donner l'exemple.

Le colonel Donob, actuellement directeur de la cavalerie, et qui était, il y a quelque temps, à la tête du 4^e régiment de chasseurs à cheval à Vesoul, a prononcé aux obsèques du lieutenant d'Aramon, mort dernièrement, un éloquent discours dont voici la péroraison pleine de foi et d'espérance chrétiennes :

“ Et maintenant, Messieurs, nous éloignerons-nous le cœur ulcéré par la douleur, sans prononcer un mot d'espoir, sans évoquer un motif de consolation ? Il ne le voudrait pas, lui ; vous ne le voudriez pas davantage.

“ Le Dieu que nous adorons est la puissance infinie, et s'il lui plaît de prononcer parfois des arrêts qui nous foudroient, il est aussi la bonté infinie. Quand nous courbons la tête sous le coup de ces arrêts que notre raison confondue se refuse à comprendre, que notre cœur brisé se refuse à supporter, si nous prononçons humblement la phrase de notre prière quotidienne : “ Mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux, ” alors des torrents d'ineffable bonté se répandent sur les affligés ; les plaies les plus profondes sont pansées ; les douleurs les plus cruelles adoucies ; les coups les plus terribles amortis... Vous le savez, cher ami, vous qui, depuis hier admis dans la gloire et la lumière éternelles, avez vérifié la vérité de votre devise. Votre devise porte : *Deus salvum faciet*. Dieu vous a absous ;

Dieu vous a sauvé. Le 4^e chasseurs a là-haut un ami de plus qui pense à lui, l'aime et le défend. Ah ! cher ami, aimez-le, car aussi longtemps que le 4^e chasseurs poursuivra sa belle carrière, il gardera votre souvenir, et jamais, jamais, il ne fera rougir votre mémoire bien aimée."

Soldats allemands à la messe.

J'étais, dimanche dernier, dans belle et vaste cathédrale de Metz, occupé à faire mon action de grâces après la messe. Tout à coup, je fus distrait par un bruit cadencé de pas qui se faisait entendre derrière moi. C'était la partie catholique de la nombreuse garnison, soldats de toutes armes et officiers en tête, qui entraient en bon ordre dans la cathédrale pour assister à l'office divin qui s'y célèbre exclusivement pour eux. Ils ont trois aumôniers, une sacristie à part parfaitement outillée et deux sacristains en titre. En un instant, l'immense édifice fut rempli, chaque escouade à sa place fixée. Une phalange chorale, composée de jeunes soldats au nombre d'environ quatre-vingts, se groupa à droite du chœur et chanta artistement un morceau à quatre voix. C'était comme une introduction à la prière. L'aumônier en chef était en chaire. Il récita à haute voix la prière du matin à laquelle répondait toute l'assistance. Puis, nouveau chœur à quatre voix. J'étais déjà fortement impressionné de ce spectacle, auquel nous sommes si peu familiarisés. L'aumônier était toujours en chaire. Il commença le sermon, qui fut écouté avec la plus religieuse attention pendant tout une demi-heure. Je ne comprenais pas un traître mot ; mais la voix grave et sonore de ce vieux prêtre à longue barbe, la dignité de son maintien et la noblesse de son geste, et par-dessus tout la religieuse attitude de son auditoire, tout cela me valait bien un sermon.

Mais voici un second aumônier qui sort de la sacristie, il est précédé de quatre enfants de chœur, des deux sacristains et de quatre militaires, dont deux portent des flambeaux allumés et servent d'acolytes. La messe commence. Un seul prêtre est à l'autel. Mais toute l'assistance lui donne la réplique dans la partie responsoriale. Le reste de la messe est chanté en choral allemand, à l'unisson, le chœur choisi alternant avec la messe des assistants, soutenue par le plain-jeu de l'orgue. J'étais assis auprès d'un officier supérieur, entouré de sa famille, et tous chantaient à plein cœur.

Je vous assure qu'il ne fallait pas la sensibilité pieuse d'un saint Augustin pour se sentir ému jusqu'aux larmes, en entendant cette puissante clameur montant vers le Dieu des armées, et sortant de ces jeunes et vigoureuses poitrines des catholiques enfants de la Silésie ! Le service obligatoire est un rude sacrifice à demander à une nation. Mais je conçois mieux maintenant pourquoi, en Alle-

magne, les familles catholiques y ont moins de répugnance que nous. Que sont les chétifs secours religieux accordés à nos jeunes soldats à côté de cette belle organisation de l'aumônerie militaire allemande !

HISTOIRE D'UNE VOCATION.

(Suite.)

Comment est arrivé le malheur ? je l'ignore ; j'étais absente... et quand je pénétrai dans cette chambre, je vis le cadavre de mon gendre, celui de ma fille et de mon petit-fils...

Mon idée à moi, la voici : Julien avait touché pour moi de l'argent à la Morandière ; il l'avait déposé dans l'armoire ; cette somme était destinée à payer le terme de la Saint-Jean à notre maître, M. de Breteuil, dont l'intendant fait les affaires. Ma fille me pria, au nom de son mari, de lui prêter cent francs ; je refusai, lui donnant pour raison que je devais acquitter mon fermage... Julien fut tourmenté par son beau frère pour la même chose ; il refusa de même. J'allai porter à dîner aux métayers vers midi ; je crois que Julien rangeait le foin dans le grenier ; mais, sans doute, par la lucarne, il vit mon gendre entrer dans la maison... Je vous dit ce qu'il a dû se passer, Monsieur, et ce que je m'explique parfaitement, quoique le malheureux se soit obstiné à se taire... Mon gendre, armé d'un fort couteau, avait fait sauter la serrure de l'armoire, et déjà il s'emparait de la somme que je destinai à M. de Breteuil, quand Julien voulu l'empêcher... une lutte s'engagea entre eux... Dans un angle de la chambre étaient des coins de fer qui servent à fendre le bois... Armé de son couteau, Jean blessa légèrement Julien, la colère s'empara de celui-ci, il prit un coin de fer et brisa la tête de son beau-frère... Sa sœur arriva aux cris de son mari, se précipita entre eux. Julien ne voyait plus rien... aveuglé par le sang, par la fureur, il a frappé, toujours frappé, sans avoir conscience de ses crimes, et le pauvre petit enfant qui se traînait près des cadavres est tombé frappé comme eux... C'est horrible ! horrible ! ma fille, mon gendre, mon petit-fils, tous ! et tués par qui, par Julien !

Catherine s'arrêta, elle suffoquait.

— Sans doute, lui dis-je, le crime de Julien est monstrueux ; mais s'il eût raconté simplement devant la justice ce que vous venez de me dire, on lui eût sans doute laissé le triste bénéfice des circonstances atténuantes.

— Il s'est tu devant les juges, Monsieur ; il n'a répondu aux sœurs de charité, aux messieurs du tribunal, à l'abbé Morieu que par des paroles impies qui ne témoignent ni regret ni foi ! Ah ! je suis bien à plaindre, sans doute ! Me voilà, moi vieille femme, sans soutien, sans enfants... portant un nom déshonoré par celui qui devait soutenir mes dernières années... Mais ce n'est rien, non,

rien ! en comparaison de la douleur que je ressens au cœur en pensant que mon fils montera sur l'échafaud sans demander pardon du scandale qu'il a donné, sans implorer de Dieu pitié et miséricorde... et que, sur le chemin qu'il va de là prison à la maison paternelle, il n'aura rien à dire à sa mère, ni à la Vierge, ni au Sauveur qui lui pardonnerait... Car vous ne savez peut-être pas tout, Monsieur..., c'est en face de ma maison que l'on doit...

Elle s'arrêta, prise de frisson.

— Pauvre femme, lui dis-je, voulez-vous venir à Vannes avec ma mère ?

— Non, fit-elle en se redressant... Le jour de sa mort, je placerais un crucifix devant cette fenêtre comme nous faisons jadis quand la procession de la Fête-Dieu passait, et que l'on arrangeait des reposoirs fleuris de bluets et de roses effeuillées... Je serai sur la porte, dans mes habits de deuil, et quand le malheureux descendra de la charrette, il verra mes deux mains s'élever sur sa tête en signe de pardon.

La vieille fermière était sublime en ce moment. Ses yeux caves, rougis par les pleurs, sa figure jaunie, ridée, ascétique, respirait la générosité des martyrs qui souriaient sur le chevalet de la torture. J'insistai pour qu'elle nous suivît à Vannes.

— Il a refusé de me voir, dit-elle ; il me trouvera, à la fin de son calvaire, prête à essuyer la sueur et les larmes de son visage... Allez, Monsieur, mon enfant est perdu ! je ne vous demande que son âme.

A côté d'un livre de prières usé par des doigts pieux, j'aperçus un chapelet de bois noir orné d'un grand nombre de médaille de cuivre et d'argent.

— Sans doute, lui dis-je, Julien connaît ce chapelet ?

— C'est le missel des ignorants, me répondit la fermière. S'il le connaît !... Ce chapelet vient de la Terre-Sainte... ; mon aïeul sauva jadis la vie d'une grande dame dont les ancêtres avaient été, dans les temps anciens, reprendre aux infidèles le tombeau sacré du Sauveur. La comtesse offrit pour remerciement à Prévu le chapelet béni à Jérusalem... C'est notre héritage d'honneur et de probité ; nous nous le léguons dans la famille... et lorsque Julien était parti, je lui racontais les merveilleuses histoires et les légendes attachées à chaque médaille. Quelques-unes m'ont été données par des marins revenant des pays étrangers, d'autres viennent de Lyon et de Marseille où la Vierge à des autels qui font rêver du paradis... Oh ! oui, Julien connaît ce chapelet !

— Pouvez-vous me le confier ? demandai-je.

— Prenez, me dit-elle.

— Je vous le rapporterai.

— Quand ?

Dans trois jours... , répondis-je à voix basse.

Elle répéta : Dans trois jours !

Puis après avoir baisé la main de ma mère, elle retomba sur ses genoux, étendit les mains en croix et reprit cette prière ;

— Ayez pitié d'eux. Seigneur, ayez pitié de lui !

Nous sortîmes.

Rentrés à la ville, je courus chez l'abbé Morieu.

Allons à la prison, lui dis-je et gardez confiance, j'ai vu sa mère.

— Qu'avez-vous appris ?

— Que Julien l'aimait beaucoup ; j'ai la certitude que les crimes épouvantables qu'il a commis ont eu d'abord pour cause le vol de son beau-frère... Julien était bon fils..., la colère seule en a fait un assassin.

— Partons, me dit mon ami.

Nous nous fîmes conduire au cachot du condamné. Il parut mécontent de me voir.

— Julien, lui dit mon ami, vous avez un sursis de trois jours.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il, en haussant les épaules.

— Pour vous repentir.

— Je recommencerais, si j'étais encore un jour où j'ai tué...

— Et pourtant, dis-je avec calme, votre dévouement irréflecti a compromis à jamais le bonheur de cette infortunée.

— Vous avez été à Binval ? s'écria-t-il.

— J'en arrive...

Un silence suivit ces mots. J'ajoutai : J'ai vu Catherine...

Il tressaillit.

— Vous avez refusé à cette admirable et malheureuse mère l'entrée du cachot d'où vous ne sortirez que pour mourir... Elle avait bien le droit, pourtant, elle qui n'a plus pour famille que les morts du cimetière, de presser dans ses bras son dernier enfant que la justice va lui enlever... Elle s'est résignée... Seule, enfermée dans une chambre où les traces du sang sont mal effacées, les bras étendus comme le Christ, jeûnant et pleurant, elle passe les nuits et les jours à attendre l'heure où vous lui direz : "Viens !..." Maintenant elle n'espère plus !... Votre cœur qui fut tendre pour elle s'est à jamais fermé..., vous n'aimez plus Dieu qu'elle vous apprit à connaître, vous ne l'aimez plus elle-même... Pauvre Catherine dont sept glaives déchirent le cœur !... Je viens changé près de vous d'un message suprême... Depuis de longues années, tous les agonisants de votre famille tiennent dans leurs mains un chapelet bénit... Ce chapelet adoucit leur heure suprême, car sur chaque grain ils répètent : *Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort...* Le voici.

Je tendis le chapelet à Julien ; ses bras emprisonnés par la camisole de force ne purent le saisir

J'appelai le gardien en chef.

— Je réponds du condamné, lui dis-je, veuillez lui faire enlever cette veste qui paralyse ses mouvements.

Julien sembla heureux de ce soulagement, mais il ne me remercia pas.

— Maintenant, lui dis-je, j'ai promis à Catherine que vous ré-

citeriez avec moi ce chapelet en entier..., elle ne vous demande pas d'autre souvenir... le lui refuserez-vous?

Il se livrait un rude combat dans l'âme ne Julien. Enfin, d'une voix rauque, il me répondit :

— Commencez, Monsieur.

L'abbé Morieu et moi nous nous agenouillâmes, le condamné demeura assis, roulant dans ses doigts les grains noirs du chapelet.

Je vous assure que c'était un spectacle bien fait pour impressionner des âmes chrétiennes que cette suprême tentative d'une mère se réfugiant dans la pensée de la tendresse de Marie pour les pécheurs, et attendant tout de cette invocation sublime : Sainte Marie, priez pour nous.

La récitation du chapelet s'avavançait ; bien des fois déjà le Salut de l'Ange avait dépassé nos lèvres, nos voix se mouillaient de larmes ; nous attendions l'effusion d'une grâce suprême. Nos cœurs, pénétrés du sentiment de la confiance, mais remplis d'angoisses, exhalaient, à chaque mot de l'appel fait à la Vierge sainte, des aspirations nouvelles. Nous avions la foi qui transporte les montagnes ! nous avions la foi qui fait violence au ciel...

L'accent du condamné, d'abord sourd et rauque, était peu à peu devenu clair et distinct, comme si le charme des paroles sacrées dites tant de fois pendant son enfance eût agi sur sa nature rebelle : *Je vous salue, Marie !* Quand il était tout petit, assis sur les genoux de sa mère, il avait lentement répété cette phrase en levant les yeux vers une statuette qui lui montrait une jeune femme et un tout petit enfant dont les mains tendues semblaient l'appeler et le bénir... *Je vous salue, Marie !* chaque fois que la cloche, à l'aurore ou à l'heure chaude de midi, ou quand tombait le crépuscule, lui avait rappelé l'Angelus, il l'avait pieusement récité, ou dans son lit clos, ou au milieu des sillons, ou sur le chemin marqué d'une croix de pierre... Ces mots si simples renfermaient toute l'histoire du foyer de la famille... c'était les premiers qu'il eût appris, les derniers qu'on lui faisait lire ; et la volonté de sa mère, de cette mère bannie, méprisée, répudiée, était que, sur ce même rosaire tant de fois récité, il redit les mêmes mots à son tour.

(A suivre.)

DÉCLS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

xx Mach. XII, 46

PRIONS POUR NOS MORTS

M. L. Resther.— Jos. Desmarchais.— M. Beauchesne.— G. Clarke.— E. Leduc ve Ritchot.— Durham, ve Boan.— Éliisa Killégan.— J. Sévigny, ép Gervais.— Caro Gauthier, ép Bélanger.— E. Loranger, ép Marichal.— E. Brousseau.— H. Clément.— E. Lalumière, ép Desmarteau.— L. J. Chapleau.— R. CinqMars.— O. Chaput, ép Caron.— Louise Dufault.— G. Robinson, ép Byrne.— A. Dillon ép Barner.— Ph. Smith.— Ph. Morissette, ép Deschênes.— F. Carpentier, ve Paré.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR DESAULNIERS FRÈRE & CIE

(SUCCESEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'ÉGLISE

VETEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRÉS

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE

CHAPELETS, MÉDAILLES ET CRUCIFIX

**BANNIÈRES, MERINOS A SOUTANES, SAY NOIR,
HUILE D'OLIVE, CIERGES, ETC., ETC.**

Toutes ces commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTRÉAL.

PENTURES A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOURRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENÊTRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1588, RUE NOTRE-DAME.

MONTRES Grand choix de MONTRES en OR
et ARGENT des plus célèbres ma-
nufactures Suisse et Américaine,
Bijoux de sa fabrication et de l'Étran-
ger, argenterie, lunettes et lorgnons
en or, argent, acier et nickel. Chape-

lets en pierres précieuses montés sur or et argent. Médailles en or.
(Sujet religieux). Chez,

NARCISSE BEAUDRY,
1580, rue NOTRE-DAME Montréal.



MEARS & STAINBANK

LONDRES-ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL
22 RUE ST-NICOLAS, Montreal

AGENTS AUSSI POUR

THE JONES BELL GUNDRY CO.
TROY, NEW-YORK

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL

COMMANDES EXECUTEES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

JOS. CHS VAILLANCOURT
Menuisier & Charpentier

45 PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL.

Ouvrages de toutes sortes, en bois
et en peinture,

A BAS PRIX

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec
soin. Première qualité de drogues et matières
chimiques.

MAISON DE SANTE

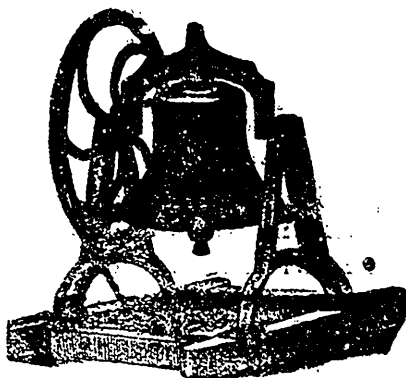
POUR LES

ALIÉNÉS ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION DES

FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de la dite église près Montréal, P. M.



FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

POUR

Eglises Collèges et Convents

SEULES OU EN-CARILLONS

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

A meilleur marché et de meilleure qualité que les cloches anglaises ou américaines.

Fournitures pour intérieur des églises.

Appareils de chauffage d'après les meilleurs systèmes.

E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

Les célèbres Vins du Canada, la Bière et le Porter Labatt de London, le Beurre de choix, sont les spécialités de la Maison



J.-B. RICHER

No 556, Rue LaGauchetière

MONTREAL.



LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le cinquième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 19 OCT. 1887, A 2 H P. M.

VALEUR DES LOTS :

\$ 60,000.00

PREMIÈRE SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$5,000	\$5,000
1 Immeuble.....de	2,000	2,000
10 Terrains à Montréal.....de	300	3,000
15 Amoulements.....de	200	3,000
20 do.....de	100	2,000
100 Montres d'or.....de	50	5,000
1,000 Montres d'argent.....de	20	20,000
1,000 do do.....de	10	10,000
2,147 Lots valant		\$50,000

\$1.00 LE BILLET

DEUXIÈME SÉRIE

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble.....de	\$1,000	\$1,000
2 Immeubles.....de	500	1,000
4 Voitures.....de	250	1,000
50 Chaines d'or.....de	40	2,000
1000 Services de toilette.....de	5	5,000

557 Lots valant \$10,000

25 cts LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ORGUES--HARMONIUMS DOMINION

—FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.—

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION, BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue ; ga ant.s pour 5 ans et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents Organistes du pays recommandent les Orgues-Harmoniums "DOMINION".

Satisfaction garantie et conditions faciles

Toujours en magasin, L'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA
Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE

Agent général pour la province de Québec.
RUE NOTRE-DAME, Montréal.